passé, pendant qu'à l'orient l'humble croissant de Diane flotte dans l'air azuré, — île des bienheureux.

XXVIII.

Une seule étoile est auprès d'elle, et règne avec elle sur la moitié du riant empyrée; cependant cet océan de lumière soulève ses vagues brillantes et en couvre le sommet des monts de la Rhétie. On dirait que le jour et la nuit luttent ensemble, jusqu'à ce que la Nature vienne interposer son autorité; — la profonde Brenta roule mollement ses flots teints de la couleur pourprée d'une rose naissante dont l'éclat rayonne sur l'onde mobile.

XXIX.

Le miroir liquide réfléchit la face du ciel avec toutes ses nuances variées et magiques, depuis les derniers feux du jour jusqu'aux clartés naissantes des étoiles. Mais la scène change. Une ombre plus pâle jette son manteau sur les montagnes; le jour qui finit meurt comme le dauphin, à qui chaque convulsion communique une couleur nouvelle : celle qui accompagne son dernier soupir est la plus charmante de toutes; — puis — tout est fini, — et un gris sombre la remplace.

XXX.

Dans Arqua est une tombe; — là, dans un sarcophage élevé, reposent les ossements de l'amant de Laure; là viennent ceux qu'ont charmés ses chants harmonieux, les pèlerins voués au culte de son génie. Il lui fut donné de créer une langue et de relever son pays de la honte imprimée à son nom par le joug stupide de ses barbares ennemis. Les pleurs harmonieux dont il arrosa l'arbre dépositaire du nom de sa maîtresse lui ont assuré à lui-même l'immortalité.

XXXI.

Arqua, un village des montagnes, le vit mourir et a recueilli sa cendre; c'est là qu'il passa ses derniers jours et descendit la vallée de la vie. Les villageois sont fiers (c'est là une légitime fierté, et qui les honore) de montrer à l'étranger sa maison et sa sépulture, toutes deux empreintes

d'une simplicité vénérable, plus en harmonie avec ses chants que ne le serait une pyramide érigée sur sa tombe.

XXXII.

Et le doux et tranquille hameau qu'il habita semble fait tout exprès pour celui qui, déçu dans ses espérances, pénétré du sentiment de sa mortalité, a cherché un refuge à l'ombre de cette verte colline. De là on aperçoit encore de loin les cités bruyantes; mais leur éclat se déploie en vain aux regards : il ne saurait plus vous tenter; et puis il y a assez de bonheur et de joie dans les rayons d'un beau soleil,

XXXIII.

Qui dore les montagnes, les feuilles, les fleurs, et brille dans le ruisseau murmurant; auprès de son onde, les heures fortunées s'écoulent limpides comme elle, dans une calme langueur qui ressemble à la paresse, et pourtant a sa philosophie. Si c'est dans la société que nous apprenons à vivre, c'est la solitude qui nous enseigne à mourir. Là, nous n'avons point de flatteurs; la vanité ne nous y prête pas son secours illusoire : l'homme est seul à lutter avec son Dieu,

XXXIV.

Et aussi peut-être avec des démons[3] qui énervent la force des meilleures pensées, et choisissent pour leur proie les cœurs mélancoliques; ceux-ci, marqués dès leur naissance d'un signe de tristesse, se plaisent à vivre au sein du découragement et des ténèbres; se croyant prédestinés à d'incurables maux, ils voient du sang dans le soleil; à leurs yeux la terre est une tombe, la tombe un enfer, et pour eux l'enfer est assombri encore.

XXXV.

Ferrare! l'herbe croît dans tes larges rues, dont la symétrie ne fut pas faite pour la solitude; on dirait qu'une malédiction pèse sur la résidence de tes souverains, sur cette antique maison d'Este, qui pendant si longtemps maintint sa domination dans tes murs; sur ces princes, tour à tour, et selon les caprices d'un despotisme étroit, protecteurs ou tyrans des hommes ceints du laurier que le front du Dante seul avait porté avant eux.

XXXVI.

Le Tasse est tout à la fois leur gloire et leur honte! Écoutez ses accents, puis allez visiter sa cellule! Voyez de quel prix Torquato a payé sa gloire! Voyez le séjour qu'Alfonse assigna à son poëte. Le misérable despote ne put réussir à courber le génie outragé dont il voulut éteindre le flambeau; en vain il le plongea dans un enfer où il l'environna de maniaques, son immortelle gloire dissipa les nuages, et aujourd'hui ce nom

XXXVII.

Est entouré des larmes et des hommages des siècles; pendant que le tien, Alfonse, pourrirait dans l'oubli, et se perdrait dans l'ignoble poussière et le néant où est descendue ta race orgueilleuse, si tu ne formais dans la destinée du poëte un anneau qui nous oblige à penser à ta perversité impuissante. Alfonse! comme nos mépris accompagnent ton nom! comme ils te dépouillent de toute ta magnificence ducale! Né dans un autre rang, c'est à peine si tu aurais été digne de servir d'esclave à celui que tu as fait gémir.

XXXVIII.

Toi! né pour manger, être méprisé, puis mourir comme meurent les brutes, auxquelles tu ressemblais, si ce n'est que ton auge était plus splendide, et plus vaste ton étable; *Lui!* le front ridé par les chagrins, mais ceint d'une gloire qui rayonnait alors et brille encore aujourd'hui à la face de tous ses ennemis, de la bande de la Crusca et de ce Boileau, envieux acharné, s'efforçant d'abaisser tout ce qui faisait honte à la lyre discordante de sa patrie, lyre de laiton aux sons monotones et par qui les dents sont agacées.

XXXIX.

Paix à l'ombre outragée de Torquato! Vivant ou mort, sa destinée fut de servir de but à la haine et à ses flèches empoisonnées, dont aucune ne l'atteignit! O triomphateur! aucun chantre moderne ne t'a surpassé. Chaque année amène à la vie des milliers d'hommes; mais combien de temps l'océan des générations roulera ses vagues, sans que toute cette multitude innombrable réunie nous offre un génie

comme le tien? En condensant tous ces rayons épars, on n'en formera pas un soleil.

XL.

Tout grand que tu es, tu as des égaux dans tes devanciers, dans tes compatriotes, les chantres de l'Enfer et de la Chevalerie : le premier, c'est le barde toscan, l'auteur de la *Divine Comédie* : l'autre est le digne rival du Florentin, le Scott du Midi, le ménestrel dont la baguette magique sut créer un monde nouveau, et, comme l'Arioste du Nord, chanter la guerre et l'amour, la dame et les preux chevaliers.

XLI.

La foudre arracha du front de l'Arioste le laurier de fer dont il était couronné, et la foudre eut raison; car la couronne tressée par la gloire appartient à l'arbre que respecte le feu du ciel, et cette trompeuse imitation ne faisait que déparer le front du poëte : si toutefois la superstition s'en afflige, qu'elle sache qu'ici-bas la foudre sanctifie tout ce qu'elle a frappé : — cette tête est maintenant doublement sacrée.

XLII.

Italie! ô Italie! toi qui as le don fatal de la beauté, devenu pour toi un douaire funèbre dans le présent et le passé, sur ton front charmant la honte a creusé de douloureux sillons, et tes annales sont gravées en caractères de flamme. Hélas! dans ta nudité que n'es-tu moins belle, ou que n'es-tu assez forte pour revendiquer tes droits, et rejeter de ton sol les brigands qui viennent en foule répandre ton sang et boire les larmes de ta détresse!

XLIII.

Alors, ou tu inspirerais un salutaire effroi, ou, éveillant moins de désirs, tu coulerais des jours humbles et paisibles, et nous n'aurions pas à déplorer tes charmes funestes; alors les Alpes ne vomiraient pas dans tes plaines des torrents armés; les hordes hostiles de vingt nations spoliatrices ne viendraient pas se désaltérer dans les eaux sanglantes du Pô; le glaive de l'étranger ne serait pas ta seule et triste

défense, et, victorieuse ou vaincue, tu ne deviendrais pas l'esclave de tes amis ou de tes ennemis[6].

XLIV.

Dans les voyages de ma jeunesse, j'ai parcouru l'itinéraire de ce Romain, l'ami de la plus haute intelligence d Rome, l'ami de Tullius[7] : pendant que mon navire, pouss par une fraîche brise, rasait le brillant azur des flots, je vis Mégare en face de moi ; derrière était Égine, le Pirée à ma droite, à ma gauche Corinthe. Penché sur la proue, je contemplai cet ensemble de ruines, placé là devant moi, tel que son aspect douloureux avait jadis frappé ses regards ;

XLV.

Car ces ruines, le Temps ne les a pas relevées ; seulement à leurs côtés s'élevaient çà et là des habitations barbares, qui font qu'on environne de plus de regret et d'amour les chétifs et derniers rayons de leur splendeur au loin dispersée, et les débris mutilés de leur grandeur évanouie. Le Romain, dans son temps, vit ces tombes, ces sépulcres de cités qui excitent une douloureuse admiration ; et sur une page que les siècles nous ont transmise, il a consigné la leçon morale tirée de son pèlerinage.

XLVI.

Cette page est maintenant devant moi, et sur la mienne les ruines de *sa* patrie viennent s'ajouter à la masse des états expirés dont il déplorait le déclin, et moi la désolation. Toutes les ruines d'alors existent encore ; et maintenant, hélas ! Rome, la Rome impériale, abattue par l'orage, est couchée dans la même poussière et les mêmes ténèbres ! et nous passons devant le squelette de sa figure titanique[8], débris d'un autre monde, et dont les cendres sont encore chaudes !

XLVII.

Et cependant, Italie ! le bruit de tes humiliations doit retentir et retentira chez toutes les nations du globe ; reine des beaux-arts, comme autrefois de la guerre, alors ta main nous protégeait, et elle nous guide encore ; mère de notre religion, devant qui les nations se sont agenouillées pour

obtenir les clefs du ciel ! l'Europe, repentante de son parricide, peut te délivrer encore, et, refoulant les flots des Barbares, elle obtiendra de toi le pardon de ses torts.

XLVIII.

Mais l'Arno nous appelle aux blanches murailles où l'Athènes de l'Étrurie réclame et obtient un intérêt plus doux pour ses magiques palais. Au milieu de son amphithéâtre de collines, elle recueille ses blés, ses vins, ses huiles ; et là, tenant en main sa corne pleine, l'Abondance bondit, joyeuse et vive. Sur les rives où l'Arno promène en souriant ses ondes, le Commerce donna naissance au luxe moderne, et la Science, sortant de son tombeau, vit luire pour elle une nouvelle aurore.

XLIX.

C'est là que Cythérée aime encore sous le marbre, et remplit de sa beauté l'atmosphère qui l'entoure : en la contemplant dans cet aspect plus doux que l'ambroisie, nous aspirons une portion de son immortalité ; le voile des cieux est à demi soulevé ; nous restons immobiles sous le charme ; dans les contours de ce beau corps, dans les traits de ce visage, nous voyons ce que peut produire le génie de l'homme là où défaillirait même la Nature ; et nous envions à l'antiquité son enthousiasme idolâtre, et la flamme innée qui a pu inspirer un tel chef-d'œuvre.

L.

Nous regardons, puis nous détournons la tête sans savoir où, éblouis et enivrés de tant de beauté, jusqu'à ce que le cœur s'égare dans l'excès de son admiration ; là, — là pour toujours, — enchaînés au char de l'Art triomphant, nous sommes ses captifs, et ne pouvons nous résoudre à nous éloigner. Ah ! nous n'avons pas besoin des termes scientifiques, pitoyable jargon des marchands de marbre à l'aide duquel le pédantisme prend la sottise pour dupe ; — nous avons des yeux, du sang, des artères, un cœur, qui confirment le choix du berger dardanien.

LI.

N'est-ce pas sous cette forme, ô Vénus ! que tu apparus

à Pâris, ou à Anchise plus fortuné encore? Ou est-ce ainsi que, dans tout l'éclat de ta divinité, tu vois à tes pieds ton vaincu, le dieu de la guerre? Appuyé sur tes genoux, ses yeux tournés vers toi regardent ton visage comme un astre, et se repaissent[9] du céleste incarnat de tes joues, pendant que de tes lèvres, comme d'une urne, coule une lave de baisers brûlants sur ses paupières, sur son front, sur sa bouche.

LII.

Enivrés, et plongés dans l'extase d'un muet amour, ne trouvant pas même dans toute leur divinité de quoi exprimer ou accroître le sentiment dont le cœur est plein, les dieux deviennent de simples mortels, et l'homme compte dans sa destinée des instants comparables aux plus brillants de la leur; mais bientôt l'argile terrestre revient peser sur nous de tout son poids; — n'importe; nous pouvons rappeler ces visions, et, avec le passé ou le possible, créer des formes rivales de cette statue, et images des dieux sur la terre.

LIII.

Je laisse au savant, au connaisseur, à l'artiste et à celui qui le singe, le soin de faire comprendre à notre ignorance la grâce de cette courbe, la volupté de ce contour; que ces gens-là décrivent ce qui est indécrivable! Je ne veux pas que leur souffle fétide ternisse l'onde limpide où pour toujours se réfléchira cette image, miroir fidèle et pur du rêve le plus ravissant que le ciel ait fait luire sur l'âme recueillie.

LIV.

Dans l'enceinte sacrée de Santa-Croce reposent des cendres qui la rendent plus sacrée encore, et qui seraient à elles seules un gage d'immortalité, quand même il ne resterait que le souvenir du passé et cette poussière, reste d'esprits sublimes maintenant rentrés dans le chaos : ici sont déposés les ossements de Michel-Ange, d'Alfieri et les tiens, ô Galilée! amant malheureux des étoiles; ici l'argile de Machiavel retourna à la terre d'où elle avait été tirée.

LV.

Voilà quatre génies qui, comme les quatre éléments, suffiraient à la création d'un monde. Italie! le temps qui a déchiré en mille endroits ton manteau impérial, refusera et a refusé à toute autre contrée la gloire d'enfanter des grands hommes du sein même de ses ruines. Il y a jusque dans ta décadence je ne sais quelle divinité qui la dore et la rajeunit de ses rayons; ce qu'étaient autrefois tes grands hommes, Canova l'est aujourd'hui.

LVI.

Mais où reposent les trois enfants de l'Étrurie, le Dante, Pétrarque, et, presque leur égal, le barde de la prose, le génie créateur qui écrivit les *Cent Nouvelles* d'amour? Où ont-ils déposé leurs ossements, ces hommes qui ont mérité d'être distingués dans la mort, comme ils l'ont été dans la vie, de l'argile du commun des mortels? Sont-ils réduits en poussière, et les marbres de leur patrie n'ont-ils rien à nous apprendre sur leur compte? Ses carrières n'ont-elles pu fournir la matière d'un buste? N'ont-ils pas confié à son sein le dépôt de leur cendre filiale?

LVII.

Ingrate Florence! le Dante repose loin de toi, et comme Scipion, il a refusé sa cendre au rivage qui l'outragea. Tes factions, dans la fureur des discordes civiles, proscrivirent le barde dont le nom adoré sera à jamais et vainement environné des regrets de leurs enfants et de remords séculaires. Le laurier qui couronna le front vainqueur de Pétrarque à son heure suprême, avait grandi au loin sur un sol étranger; tu ne peux revendiquer ni sa vie, ni sa gloire, ni sa tombe vainement violée.

LVIII.

Mais sans doute Boccace a légué sa cendre à sa patrie! elle repose à côté de celle de ses grands hommes, et des voix harmonieuses et graves chantent l'hymne des morts sur celui à qui la Toscane doit sa langue de sirène, cette musique dont les intonations sont des chants, cette poésie parlée? Non; — l'hyène du bigotisme a renversé sa tombe; une

place lui est même refusée parmi les morts obscurs : on ne veut pas que le passant l'honore d'un soupir qui s'adresserait *à lui*.

LIX.

Leur cendre illustre manque à Santa-Croce ; mais ils y brillent par leur absence même, comme autrefois, dans le cortége triomphal de César, l'image absente de Brutus n'en rappelait que mieux à Rome le plus vertueux de ses fils. Combien tu es plus heureuse, ô Ravenne! sur ton vieux rivage, dernier rempart de l'empire croulant, repose la cendre révérée de l'immortel exilé ; — Arqua aussi conserve avec un noble orgueil et un soin jaloux ses poétiques vestiges, pendant que Florence, les yeux en pleurs, redemande en vain les morts qu'elle a proscrits.

LX.

Que nous font sa pyramide de pierres précieuses, le porphyre, le jaspe, l'agate, les perles et le marbre de toutes couleurs où sont incrustés les ossements de ses ducs-marchands ? La rosée qui, étincelant à la clarté des étoiles, infuse une douce fraîcheur au gazon sous lequel dorment les morts de qui les noms sont comme des mausolées élevés par la Muse, est foulée avec plus de recueillement et de respect que le marbre qui recouvre la tête des rois.

LXI.

Aux rives de l'Arno, dans ce temple splendide des arts où la sculpture rivalise avec sa sœur à la palette variée, d'autres objets encore parlent au cœur et aux yeux; d'autres merveilles y brillent, mais ce n'est pas pour moi ; car j'ai accoutumé ma pensée à habiter avec la Nature dans les campagnes, plutôt qu'avec l'Art dans les galeries. Une œuvre divine obtient toujours l'hommage de mon âme; néanmoins elle en exprime moins qu'elle n'en ressent; car l'arme qu'elle manie

LXII.

Est d'une autre trempe; et je me sens plus à l'aise aux bords du lac de Trasimène, dans ces défilés fatals à la témérité romaine. Ici j'évoque le souvenir des ruses guerrières du Carthaginois, et son adresse à attirer ses ennemis entre les montagnes et la mer; là succomba le courage réduit au désespoir; là les torrents, grossis par des flots de sang, et devenus des rivières, sillonnèrent la plaine brûlante, au loin semée des débris des légions,

LXIII.

Semblables à une forêt abattue par les vents des montagnes; et tel fut l'acharnement de ce combat, telle cette frénésie de la guerre qui ne laisse à l'homme de sensations que pour le carnage, qu'un tremblement de terre ne fut point remarqué par les combattants ! Personne ne s'aperçut que la nature chancelait sous ses pieds, et ouvrait un sépulcre pour ceux à qui leur bouclier servait de drap mortuaire : tant elle absorbe tout, la rage qui pousse les unes contre les autres les nations en armes !

LXIV.

La terre était pour eux comme une barque dont le rapide roulis les emportait vers l'éternité; autour d'eux ils voyaient l'Océan, mais ils n'avaient pas le temps de remarquer les mouvements de leur navire; les lois de la nature étaient suspendues en eux : ils ne ressentirent pas cette terreur qui règne partout alors que les montagnes tremblent, que les oiseaux, abandonnant leurs nids renversés, plongent au sein des nuages pour y trouver un refuge, que les troupeaux mugissants s'abattent sur la plaine onduleuse, et que l'épouvante de l'homme ne trouve point de voix.

LXV.

Bien différent est le tableau qu'offre aujourd'hui Trasimène : son lac est une nappe d'argent; sa plaine n'est sillonnée que par la charrue pacifique; ses arbres séculaires s'élèvent épais comme autrefois les cadavres entassés où sont maintenant leurs racines. Mais un ruisseau, à l'onde faible, au lit étroit, a emprunté son nom à la pluie de sang de cette fatale journée, et le *Sanguinetto* nous indique l'endroit où le sang des Romains abreuva la terre et teignit les eaux indignées !

LXVI.

Mais toi, ô Clitumne! de ton onde charmante, le plus pur cristal où jamais la Naïade soit venue se mirer et baigner son beau corps sans voile, tu arroses tes rives herbeuses, où vient paître le blanc taureau; ô le plus pur des fleuves! que ton cours est limpide! que ton aspect est serein! sans doute le carnage ne profana jamais cette onde; elle a toujours servi de bain et de miroir aux jeunes beautés.

LXVII.

Près de ta rive fortunée, un temple aux proportions légères et délicates s'élève, pour consacrer ta mémoire, sur la pente douce de la colline; à ses pieds coule ton onde paisible; souvent on y voit bondir le poisson aux écailles brillantes, qui habite et se joue dans les profondeurs de ton cristal transparent; parfois un nénuphar, détaché de sa tige, fait voile et s'abandonne au courant de l'onde murmurante.

LXVIII.

Ne passez pas sans rendre hommage au génie de ce lieu! Si dans l'air un plus doux zéphyr vient rafraîchir votre front, c'est lui qui vous l'envoie; si sa rive s'embellit d'une plus riante verdure, si la fraîcheur de ces beaux lieux passe à votre cœur, si ce baptême de la Nature en efface pour un moment l'aride poussière d'une vie importune, c'est lui que vos prières doivent remercier de cette suspension de vos ennuis.

LXIX.

Entendez ces eaux qui mugissent! De ces hauteurs escarpées le Vélino s'élance dans le précipice qu'ont creusé ses flots! Imposante cataracte! Rapide comme l'éclair, la masse éblouissante écume et bondit dans l'abîme ébranlé! Véritable enfer des eaux, où la vague hurle et siffle au milieu des tortures d'une ébullition sans fin; la sueur d'agonie arrachée à ce nouveau Phlégéton s'attache en flocons aux noirs rochers qui, sur les bords du gouffre, lèvent un front horrible, inexorable.

LXX.

Elle monte en écume jusqu'au ciel, d'où elle redescend

en pluie continue. Ce nuage intarissable de douce rosée forme, pour le pays d'alentour, un avril perpétuel, et une verdure toujours fraîche y brille de l'éclat de l'émeraude. — Comme ce gouffre est profond! comme le gigantesque élément bondit de roc en roc! Dans le délire qui le transporte, il écrase les rochers qui, usés et fendus par ses terribles pas, laissent voir d'effroyables ouvertures à travers lesquelles

LXXI.

S'élance l'immense colonne d'eau; on la prendrait pour la source d'une jeune mer, arrachée au flanc des montagnes dans l'enfantement douloureux d'un monde nouveau; on ne soupçonnerait pas qu'elle donne naissance à des ondes pacifiques qui serpentent en murmurant dans la vallée: — tournez la tête! voyez-la s'avancer comme une Éternité qui va tout engloutir dans son cours, enivrant l'œil d'effroi, — cataracte sans égale,

LXXII.

Belle dans son horreur! mais suspendue sur cet abîme, au-dessous des rayons brillants du matin, de l'un à l'autre bord, Iris étend son arc radieux au sein de l'infernale tempête; on dirait l'Espérance assise au chevet d'un mourant; ses teintes n'ont point subi d'altération, et pendant qu'autour d'elle tout est agité par le délire des eaux, elle conserve sa sérénité, et l'éclat de ses couleurs n'en est point terni; on croirait voir, au milieu de cette scène de désolation, l'Amour suivant d'un œil calme et serein les transports de la Démence.

LXXIII.

Me voici de nouveau dans les forêts des Apennins, ces Alpes enfants, qui exciteraient mon admiration si déjà n'avait frappé mes regards l'aspect plus imposant des Alpes maternelles, où sur des rocs plus escarpés le sapin se balance, où rugit le tonnerre des avalanches; mais j'ai vu le Jungfrau lever son front couvert de neige, vierge de pas humains; j'ai vu de près et de loin les glaciers du Mont-Blanc; j'ai entendu les roulements de la foudre dans les montagnes de Chimari,

LXXIV.

Les anciens monts Acrocérauniens; j'ai vu sur le mont Parnasse voler les aigles, qui semblaient les génies de ce lieu, prenant leur essor vers la gloire, tant était grande la hauteur à laquelle ils s'élevaient; j'ai contemplé l'Ida avec les yeux d'un Troyen : l'Athos, l'Olympe, l'Etna, l'Atlas, ont diminué à mes regards l'importance de ces collines, à l'exception des cimes solitaires du Soracte, qui *maintenant* n'a point de neige, et a grand besoin de la lyre d'Horace

LXXV.

Pour le recommander à notre souvenir; il s'élève du milieu de la plaine comme une vague partie de loin, et qui, sur le point de se briser, reste un instant suspendue. Que d'autres interrogent leur mémoire, en exhument avec ravissement des citations classiques, et fassent redire aux échos des sentences latines; j'ai trop abhorré dans mon enfance l'ennuyeuse leçon apprise à contre-cœur, récitée mot pour mot, pour me plaire aux vers du poëte, et répéter avec plaisir

LXXVI.

Ce qui me rappelle la potion nauséabonde infligée chaque jour à ma mémoire. Vainement le progrès des années m'a enseigné depuis à méditer ce que j'avais appris; l'impatience de mon jeune âge a enraciné mes premiers dégoûts; ces chefs-d'œuvre ont perdu pour moi leur fraîcheur et leur charme avant que mon esprit pût goûter ce qu'il eût peut-être recherché de lui-même si on lui eût laissé la liberté de choisir; il est trop tard maintenant pour guérir mes antipathies, et ce qu'alors je détestais, aujourd'hui je l'abhorre.

LXXVII.

Adieu donc, Horace, toi que j'ai tant haï, non par ta faute, mais par la mienne; c'est un malheur que de comprendre, sans les goûter, tes chants lyriques, que de connaître tes vers sans les aimer. Et pourtant nul moraliste ne nous révèle avec plus de profondeur notre vie courte et chétive; nul poëte ne nous enseigne mieux les secrets de son art; nul ne manie avec plus d'enjouement les traits de la satire, pénétrant la conscience, et, sans blesser notre cœur, y éveillant une

émotion salutaire. Et cependant adieu. Je te quitte sur la cime du mont Soracte.

LXXVIII.

O Rome! ô ma patrie! ô cité de l'âme! les orphelins du cœur doivent se tourner vers toi, mère solitaire d'empires expirés! ils apprendront alors à renfermer dans leur sein leurs chétives douleurs. Que sont nos maux et nos souffrances? Venez voir les cyprès, entendre le hibou, et frayer votre chemin à travers les débris des trônes et des temples, vous dont les tourments sont des malheurs d'un jour! — un monde est à vos pieds, aussi fragile que votre poussière!

LXXIX.

La Niobé des nations! la voilà debout! Mère sans enfants, reine découronnée, muette dans sa douleur, ses mains flétries tiennent une urne vide dont les siècles ont dispersé au loin la cendre sacrée; la tombe des Scipions ne renferme point maintenant leur poussière; les sépulcres mêmes sont veufs de leurs héroïques habitants. Vieux Tibre! tu continues à couler à travers un désert de marbre; lève-toi! et de tes vagues jaunes fais un voile à sa détresse.

LXXX.

Le Goth, le chrétien, le temps, la guerre, l'inondation, l'incendie, ont abaissé tour à tour l'orgueil de la cité aux sept collines; elle a vu les étoiles de sa gloire s'éteindre une à une, et les rois barbares fouler sous les pieds de leurs chevaux la route par laquelle le char des triomphateurs montait au Capitole; temples et tours se sont écroulés sans laisser de trace : — chaos de ruines! qui se reconnaîtra au sein de ce vide, et, éclairant d'un pâle rayon ces fragments obscurs, dira : « Là était, là est, » alors que partout règne une double nuit?

LXXXI.

La double nuit des siècles et de l'Ignorance, fille de la Nuit, a enveloppé et enveloppe encore tout ce qui nous entoure; là on ne marche qu'en tâtonnant. L'Océan a sa carte, les astres ont la leur, et la science les déroule dans son vaste giron; mais Rome est un désert où nous n'avançons qu'à

l'aide de souvenirs qui souvent nous égarent; parfois nous battons des mains et nous écrions : « *Eureka!* » Nous croyons découvrir quelque chose, et nous n'avons devant nous qu'un mirage trompeur de ruines.

LXXXII.

Hélas! où est-elle la cité superbe? Où sont les trois cents triomphes [10], et le jour où le poignard, dans la main de Brutus, surpassa en gloire l'épée du conquérant? Qu'est devenue la voix de Tullius, la lyre de Virgile, le burin éloquent de Tite-Live? Mais Rome revit dans les écrits de ces trois hommes; tout le reste — est mort. Malheur à notre terre! nous ne reverrons plus dans son regard l'éclat dont il brillait alors que Rome était libre!

LXXXIII.

O toi, dont le char roulait sur la route de la Fortune, victorieux Sylla! toi qui commenças par vaincre les ennemis de ton pays avant d'écouter la voix de ta colère et de venger tes injures; toi qui laissas s'accumuler la mesure de tes ressentiments jusqu'à ce que tes aigles planassent sur l'Asie abattue; — toi qui d'un regard anéantissais des sénats, — toi qui fus Romain encore, malgré tous tes vices, car avec une sérénité expiatoire tu déposas plus qu'une couronne terrestre, —

LXXXIV.

Le laurier dictatorial, aurais-tu pu deviner à quelles chétives proportions serait réduit un jour ce qui faisait de toi plus qu'un mortel, et que Rome serait jetée si bas par d'autres que par des Romains, elle qui était proclamée éternelle, dont les guerriers ne s'armaient que pour vaincre; elle qui couvrait la terre de son ombre superbe, et dont les ailes déployées touchaient aux deux bouts de l'horizon; — elle, enfin, qu'on saluait du nom de toute-puissante?

LXXXV.

Le premier des victorieux, ce fut Sylla; mais notre Sylla, Cromwell, fut le plus sage des usurpateurs : lui aussi il balaya devant lui des sénats, pendant que sa hache, équarrissant le trône, en faisait un billot. — Immortel rebelle! Voyez

ce qu'il en coûte de crimes pour être libre un moment et vivre dans la postérité! Mais sa destinée recèle une grande leçon morale : l'anniversaire de deux victoires le vit mourir; le jour où il avait conquis deux royaumes le vit, plus heureux, rendre le dernier souffle.

LXXXVI.

Le *trois septembre*, qui l'avait fait roi, sauf la couronne, le fit doucement descendre du trône de la Force, et rendit son argile à la terre maternelle. La Fortune, en cette occasion, n'a-t-elle pas montré que la gloire, la puissance, tout ce que nous prisons le plus et que nous poursuivons à travers tant de fatigues, tout cela est à ses yeux un bien moins précieux que la tombe? Si nous pensions comme elle, que la destinée de l'homme serait différente!

LXXXVII.

Et toi, statue imposante qui subsistes encore dans les formes austères d'une majestueuse nudité; toi qui, au milieu des cris des meurtriers, vis tomber à tes pieds César sanglant, César s'enveloppant des plis de sa toge pour mourir avec dignité, victime offerte en holocauste sur tes autels par la reine des dieux et des hommes, la puissante Némésis! Est-il mort en effet, et toi, Pompée, aussi? Qu'avez-vous été tous deux? Vainqueurs de rois sans nombre, ou simples marionnettes de théâtre?

LXXXVIII.

Et toi que la foudre a frappée, nourrice de Rome! louve, dont les mamelles de bronze semblent verser encore le lait de la victoire dans cette enceinte où, monument de l'art antique, tu apparais à nos regards; mère au cœur fort! le grand fondateur des Romains puisa son courage à ta sauvage mamelle; sillonnée par le feu céleste de Jupiter, et les membres noircis encore par la foudre, — tu n'as donc point oublié tes devoirs de mère? tu veilles donc encore sur tes immortels nourrissons?

LXXXIX.

Oui! — Mais ceux que tu as nourris sont morts; ils ne sont plus, ces hommes de fer; on a bâti des villes avec les